Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 2 (1864)
Heft: 50 [i.e. 51]

Artikel: Correspondance
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-177365

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

mer notre dire; combien de régents sont devenus aliénés ! Il faut convenir que leur état y prédispose; et c'est à ces gens là, auquels l'avenir apparaît sans riantes couleurs, c'est à ces hommes de dévouement et de travail que vous refusez le pain quotidien. Il est temps, croyons-nous, de remédier à cet abus ; sacrifiez à vos concitoyens quelques ambitions de clocher, quelques routes inutiles, quelques projets dispendieux et hasardés, et vous aurez nourri bien des familles, et vos enfants, les premiers, recueilleront les fruits, non pas de votre libéralité, mais de votre justice.

J. B.

Correspondance.

Paris, le 7 novembre 1864.

Je vous ai promis une correspondance de Paris, et je veux essayer de tenir parole. Mais que dire? J'ai oublié d'aller à la Bourse pour m'enquérir du cours du trois pour cent et des tribulations du crédit mobilier. Je n'ai pas, comme l'honorable correspondant de notre bonne *Gazette*, reçu les confidences d'un « personnage haut placé » et l'Empereur ne m'a pas encore donné le *mot* de la convention franco-italienne. Mieux que cela, je n'ai pas encore entendu un seul calembourg. C'est vous dire que je suis bien peu parisien et bien mal placé pour vous donner des nouvelles de la capitale du monde civilisé. Mais enfin, il le faut; le *Conteur vaudois* ne doit pas rester étranger au mouvement intellectuel, industriel, commercial, manufacturier, etc., etc., de notre époque.

Paris est véritablement la ville des extrêmes. A côté de rues auprès desquelles la rue du Pré est un boulevard, vous y voyez ces magnifiques artères construites depuis quelques années et qui répandent partout l'air, la vie et le mouvement. Figurez-vous une chaussée de la largeur de la place de St-François, bordée de trottoirs de 15 à 20 pieds chacun ; — ces trottoirs asphaltés, plantés d'arbres et limités par des maisons de six étages, à grande architecture, avec leurs splendides magasins ; — voilà ce que sont les boulevards de Paris. Il y en a ainsi un développement de trois à quatre lieues. Et sur tout cela des milliers de piétons, de voitures, d'omnibus, de chars de toutes espèces qui se croisent, se dépassent, se rencontrent avec un ordre admirable. Je n'ai jamais vu de cochers aussi habiles que ceux de Paris. Ils trouvent moyen de faire passer un omnibus entre deux voitures où un piéton ne croirait pas pouvoir s'aventurer.

La physionomie des boulevards varie aux diverses heures de la journée. C'est depuis deux ou trois heures de l'après-midi qu'ils présentent le plus de vie ; mais le matin, on les voit parcourus par une foule de petits chars, portant pommes, poires, carottes, café au lait, tout ce que la cuisine peut exiger; un homme ou une femme pousse cette boutique roulante en faisant entendre des cris qui n'ont rien d'humain. Ajoutez à cela les marchands d'habits, les chiffonniers, tous les industriels possibles criant à qui mieux mieux, le gosier enroué par le froid et le trois-six. Le classique vitrier lausannois était un artiste auprès de cette population criarde.

J'ai dit qu'à Paris les extrêmes se touchent; c'est surtout en ce qui concerne la nourriture que l'on peut appliquer ce proverbe. Il y a ici pour toutes les bourses, depuis le déjeûner à cent francs chez Véfour jusqu'au dîner en plein air pour deux ou trois sous. Et pour cela, il n'est point nécessaire de prendre les deux extrémités de la ville, dans le même quartier, dans la même rue, vous trouvez ces contrastes.

J'avoue que ce qui me contrarie le plus dans la grande ville, c'est son affreuse monnaie. Les pièces de un ou deux sous vous garnissent à peu de frais un porte-monnaie de taille fort respectable. Et pour qui a l'habitude de compter par francs et centimes, il est certainement désagréable de devoir payer soixante et quinze sous par-ci, deux francs neuf sous par là. Ceci me rappelle un incident arrivé il y a peu de temps à une dame lausannoise, de fort bonne société, qui venait de faire, dans un magasin de Paris, une petite emplette. — « Quatorze sous, madame » lui dit le marchand. — « *Septante* centimes, n'est-ce pas, demande notre compatriote. — » Tiens ! dit un gamin qui se trouvait là, où donc que cette dame a appris son français, il faut te l'envoyer à l'école; je t'en f.... des septante centimes ». C'est que le gamin de Paris a la répartie vive et un sans-gêne à toute épreuve.

Je commence à m'apercevoir que sans avoir vu grand'chose, j'aurais déjà beaucoup à dire ; permettez-moi de réserver quelque chose pour une autre fois. Je dois pourtant vous dire que j'ai visité aujourd'hui l'Amphithéâtre de dissection de Clamart; je vous avoue qu'à la vue de ces cadavres humains, abandonnés au scalpel d'une vingtaine d'étudiants en médecine, j'ai béni Dieu de n'être pas obligé de rester là une demi heure, et je connais un jeune étudiant, qui est bien près de faire *son droit* et de planter là la chirurgie et son inévitable trousse.

A une autre fois. ***

Un train de plaisir avant de finir l'année.

La bise siffle, souffle, elle mugit. Emportées par le tourbillon, des gazettes s'élèvent brusquement vers le ciel pour retomber de suite et lourdement vers la terre. Qu'y trouvez-vous d'étonnant? elles ne font que cela toute l'année. On ne s'écrase pas au guichet de la gare. Nous serons peu, nous ferons mentir le proverbe; du moins nous le modifierons : « moins on est de fous plus on rit. » Décidément le public renonce à la liberté de la presse. On a place dans le wagon. Rendons justice à la Compagnie de l'Ouest, elle s'est montrée fort amicale, fort prévenante, elle nous a donné vingt minutes de congé à Aigle pour voir la ville, et le train n'est re-